5

Touché par un sourire

Quand nous visitâmes la capitale somalienne en 1992, Mogadiscio était depuis longtemps l'épicentre d'une guerre civile. Plus d'une douzaine de clans étaient impliqués, tous luttant violemment pour leur survie. Dans les rues, les deux plus grandes factions rebelles se disputaient le contrôle de la ville. Ils s'arrachèrent ensuite le pays tout entier. Ce conflit eut pour conséquence la destruction de la production agricole, des circuits de distribution, du réseau de transport (par ailleurs primitif et inadapté), du système de communication et de l'organisation du service public. La guerre mit fin à l'exercice de la loi et du pouvoir gouvernemental au niveau national, régional et local. L'économie quasi inexistante manquait de banques stables, de commerces et d'industries; aucune monnaie nationale n'était désormais reconnue. Le pays était en plein effondrement social.

Les Occidentaux et les groupes internationaux qui travaillaient dans la Corne de l'Afrique depuis longtemps avaient quitté le pays avant la fin de l'année 1991.

Un afflux d'environ un million de réfugiés se déversa sur les frontières du Kenya, de l'Éthiopie, de Djibouti et vers le Yémen, de l'autre côté du golfe. (Quelques rares Somaliens chanceux trouvèrent le moyen de s'enfuir en Europe occidentale et en Amérique du Nord.) Ils rapportèrent des histoires incroyables d'horreur et de souffrance.

Après mon premier voyage au Somaliland et mon retour à Nairobi, Ruth et moi cherchions un moyen d'évaluer les besoins dans

d'autres parties de la Somalie. Il fallait s'y prendre de manière indirecte. Nous utilisâmes la même stratégie que pour Hargeisa. Nous parcourions Nairobi, à la recherche d'éventuels Somaliens. Nous les suivions dans les cafés ou les marchés, essayant d'engager la conversation et d'établir des contacts.

Petit à petit, nous écoutions leur histoire et essayions de les encourager et de les aider. Nous leur parlions de notre désir de venir au secours de leur peuple souffrant en Somalie. Certains de ces réfugiés nous firent suffisamment confiance pour nous donner les noms de parents que nous pourrions aider lors de notre retour dans leur pays.

Quelques Somaliens parlèrent de nous à des associations d'entraide occidentales et à des chrétiens européens et américains qui avaient dû quitter le pays. Ceux-ci travaillaient maintenant parmi l'importante communauté d'immigrants installée à Nairobi. D'autres venaient en aide aux centaines de milliers de Somaliens vivant dans les camps de réfugiés, le long de la frontière entre la Somalie et le Kenya et dans la région désertique du sud de l'Éthiopie.

Nos sources d'information les plus fiables nous mirent en garde : les hostilités se concentraient à présent autour de Mogadiscio où régnait la violence. Tant que la guerre civile ne serait pas terminée ou qu'elle ne se déplacerait pas vers une autre région, nous ne serions pas en sécurité sur place. Mais sans l'intervention de forces extérieures, il y avait peu de chances que cela arrive bientôt.

Malheureusement, jusque-là, la communauté internationale s'était très peu intéressée à ce qui se passait en Somalie. Finalement, le secrétaire général des Nations unies lança aux belligérants un appel au cessez-le-feu. Leur intervention pouvait laisser espérer un changement et une mise en place d'aide matérielle.

Quand nous apprîmes qu'un arrêt des hostilités temporaire avait été négocié, Ruth et moi entrevîmes la possibilité d'entrer dans le pays pour évaluer les besoins à Mogadiscio. Des Occidentaux, de retour de Somalie, nous rapportèrent que l'organisation pour laquelle ils avaient travaillé voulait rétablir une présence dans le pays. Ils estimaient toutefois qu'il était encore trop dangereux d'y retourner.

Personne ne savait alors combien de citoyens de Mogadiscio avaient été tués ou s'étaient enfuis pendant le conflit. De plus, à cause

de la sécheresse dévastatrice, les gens de la campagne affluaient en ville. Comme à Hargeisa, les habitants de la capitale n'avaient rien et manquaient de tout. La situation y semblait encore plus désespérée.

Malgré le cessez-le-feu négocié, les soldats continuaient à combattre, se disputant la ville. La plupart des jours et des nuits étaient ponctués de coups de feu; certains, au loin, pouvaient être ignorés mais d'autres étaient très proches.

Un jour, je demandai à un tireur pourquoi il se battait. Il me regarda à travers la fumée de sa cigarette : « Demain c'est vendredi. Nous ne nous battons pas. Nous allons prier à la mosquée. Aujourd'hui, c'est jeudi. Le jeudi, on se bat! »

Un jour ou deux après mon arrivée à Mogadiscio, plusieurs Somaliens se présentèrent à la porte du bâtiment des Nations unies où je logeais. On m'avait donné leur nom, en me conseillant de les chercher de façon discrète. Ils demandèrent à me parler. Je ne sus jamais comment ils avaient appris que j'étais là. Cependant ma longue expérience en Afrique m'avait appris la puissance extraordinaire du Saint-Esprit et l'efficacité du bouche à oreille.

Je leur transmis le bonjour de leurs amis et leur expliquai que des organismes m'avaient engagé pour enquêter sur les besoins humains les plus urgents de cette ville. Dans les jours qui suivirent, ces nouveaux amis se révélèrent une source inestimable de connaissances et de conseils. Ils confirmèrent les rapports que j'avais eus sur l'énormité de la crise touchant le pays : 90 % de la population n'avait pas de travail et 85 % mouraient de faim ou étaient sous-alimentés (plus de 300000 morts de faim au cours des six derniers mois).

Ces amis m'emmenèrent également faire un tour complet de la ville. Ils me montrèrent ce qui avait été autrefois les quartiers huppés avec leurs enceintes entourées de murailles et leurs portes gardées. Je découvris aussi les camps pathétiques où s'était installé le flot de réfugiés venant de la campagne. Le terme de « bidonville » n'était pas approprié, car ces refuges étaient éphémères. Les gens étaient blottis dans des abris de fortune faits de chiffons, de boîtes en carton ou autres matériaux servant à se protéger du soleil tropical. Comme à Hargeisa, je vis de nombreux bâtiments qui avaient été autrefois des

écoles, des hôpitaux ou des magasins. Ce qui en restait était tellement loin de la normalité que cela frisait la folie qui se manifestait partout.

Des mères décharnées grattaient la terre desséchée de leurs doigts osseux ou avec des morceaux de bois. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elles faisaient jusqu'à ce que je comprenne qu'elles creusaient des tombes dans le sol dur et impitoyable. Celles-ci étaient juste assez profondes pour y déposer délicatement le corps de leur enfant qu'elles recouvraient ensuite de pierres.

Une ligne de combat se déplaçant constamment (la « ligne verte ») divisait la ville en territoires occupés par les partisans des deux « seigneurs de guerre » les plus puissants. Ces rivaux acharnés étaient autrefois « frères » et membres d'un même clan.

Ces scènes me rappelaient des histoires de l'Ancien Testament, de personnages ayant vécu bien avant la venue de Jésus et ne connaissant pas son message. Baal, Goliath et Nabuchodonosor se seraient sentis à l'aise dans ce monde. Jésus devait avoir ce genre de situation à l'esprit quand il s'adressa aux pharisiens dans le chapitre 12 de Matthieu : « *Un pays déchiré par la guerre civile est dévasté. Aucune ville, aucune famille divisée ne peut subsister.* »

Plus tard, conversant toujours avec les pharisiens, Jésus utilisa une autre image qui aurait pu être une prophétie concernant la Somalie. « *Lorsqu'un esprit mauvais est sorti de quelqu'un, il erre çà et là dans des lieux déserts, à la recherche d'un lieu de repos et il n'en trouve pas. Il se dit alors : Mieux vaut regagner la demeure que j'ai quittée. Il y retourne donc et la trouve vide, balayée, et mise en ordre. Alors il va chercher sept autres esprits encore plus méchants que lui et les ramène avec lui. Ils envahissent la demeure et s'y installent. Finalement, la condition de cet homme est pire qu'avant. C'est exactement ce qui arrivera à ces gens de notre temps qui sont mauvais* » (Matthieu 12.43-45).

Mes guides m'emmenèrent voir une propriété où tous les membres de la famille avaient été massacrés par les dirigeants qui s'en étaient emparé. Elle leur servait de base militaire et de résidence personnelle. Pour moi, elle représentait bien la situation à Mogadiscio. À l'intérieur, derrière un lourd portail gardé, le seigneur de la guerre et ses sbires produisaient leur propre électricité, regardaient la télévision par

satellite et mangeaient comme des rois. Cette image devait rester longtemps dans mon esprit comme illustrant la dépravation.

À l'extérieur, une foule de plusieurs centaines d'enfants désespérés, le ventre gonflé par la malnutrition, se serraient autour du mur. Ils attendaient avec anxiété un événement qui se produisait régulièrement. Quand un animal avait été tué pour le repas des dirigeants, sa carcasse était lancée par-dessus la muraille. Les enfants affamés se jetaient alors dessus, comme des sauterelles, arrachant des morceaux saignants puis se cachant pour les mâcher et calmer leur faim.

C'était affreux à regarder. Je devais revoir ma définition du « mal » et ma compréhension de la nature déchue de l'humanité.

Je criai au Seigneur : « *Dieu, où es-tu? Sais-tu ce qui se passe ici? Quelle sorte de Dieu permettrait de telles choses?* »

De retour à Nairobi, je racontai à Ruth ce que j'avais vu. Je fis aussi un rapport aux organismes qui m'avaient engagé ainsi qu'aux amis qui me soutenaient. J'écrivis des courriels et des lettres, donnai des interviews, publiai des articles appelant à une réaction immédiate. Des milliers de gens souffraient et mouraient chaque jour. Il fallait faire quelque chose **maintenant**!

Tout le monde était d'accord mais, aussi longtemps qu'il n'y aurait pas de moyen plus sûr d'entrer dans le pays, ils pensaient qu'il serait difficile de faire quoi que ce soit. Cependant, ils étaient bien contents que je reparte régulièrement en Somalie pour y apporter toute l'aide possible. J'y retournai donc, espérant trouver des projets qui pourraient être mis en place dès que la situation serait plus sûre.

Un de mes voyages m'amena à la ville d'Afgoye, à trente kilomètres à l'est de la capitale. Cette troisième visite confirma ce que je savais déjà : le pays tout entier était dans un état désespéré et nécessitait un soutien considérable pour se maintenir en vie. Une expérience inoubliable m'aida à saisir toute l'étendue de la situation.

J'avais entendu parler d'un hôpital construit par les Russes à Afgoye plusieurs dizaines d'années auparavant. Mais la guerre civile était passée par là. Une partie du toit avait disparu et des murs extérieurs avaient été endommagés pendant les combats. À l'intérieur, je trouvai une femme médecin somalienne d'âge mûr qui m'expliqua, dans un parfait anglais, qu'elle avait fait ses études de médecine en

Russie et travaillait depuis plusieurs années à Afgoye. Elle essayait de maintenir en vie des dizaines de jeunes blessés, certains sérieusement atteints lors des derniers combats; plusieurs enfants avaient des brûlures profondes. Elle travaillait sans électricité, sans eau courante et sans personnel qualifié.

Je passai la première partie de ma visite à lui servir d'assistant. Je devais physiquement maîtriser les malades pendant que le médecin remettait les os en place et recousait les plaies sans anesthésie. Tout en travaillant, je lui expliquai que je venais évaluer les besoins de l'hôpital et discuter avec elle de la façon dont les organismes d'entraide pourraient l'aider.

« Venez avec moi, me dit-elle, je vais vous montrer notre équipement! »

Les six « lits d'hôpitaux » dans la première pièce consistaient en des cadres métalliques munis de ressorts. À la vue d'un des malades, je fus horrifié. Un enfant, manifestement mourant de faim, était assis sans bouger, telle une statue décharnée, sur un tissu couvrant une partie des ressorts du lit. Il regardait fixement devant lui, indifférent à notre présence. Quand je fis remarquer au médecin qu'il semblait trop petit et trop faible pour rester assis seul, quelle ne fut pas ma stupeur quand elle répondit : « Cette petite fille a trois ans et elle pèse neuf kilos. »

Mon amour pour les enfants prit le dessus et, spontanément, je traversai la salle tandis que le docteur m'énumérait des produits dont l'hôpital avait besoin. Je m'approchai de la fillette toujours immobile, le regard fixé au loin, ne semblant pas me voir. J'avais l'impression que lever les yeux lui demanderait un effort insurmontable. Tout en continuant à écouter le médecin, je tendis la main et caressai doucement sa joue.

Quelle surprise alors de voir un sourire illuminer le petit visage. C'était tellement inattendu que je lançai un appel silencieux vers le ciel : « *Mais d'où vient donc ce sourire?* » Je me retournai alors pour voir le docteur tristement secouer la tête. Elle pensait que j'étais ému par les conditions inhumaines dans lesquelles se trouvaient les malades de son hôpital.

Mais j'avais été touché par un sourire.

19

Un chant en prison

Les autorités emmenèrent Dmitri à 1000 kilomètres de chez lui et l'enfermèrent. Sa cellule était si petite que lorsqu'il se levait de son lit, il n'avait qu'un pas à faire pour aller jusqu'à la porte, pour atteindre l'évier cassé contre le mur d'en face ou pour se rendre aux toilettes ouvertes et nauséabondes à l'angle le plus « éloigné » de la pièce. De plus, m'affirma Dmitri, il était le seul croyant parmi 1500 criminels endurcis.

Se retrouver loin de tout chrétien était encore plus difficile à supporter que les tortures physiques pourtant nombreuses, me dit-il. Cependant, ses bourreaux ne réussirent pas à le briser et Dmitri n'eut pas peur de leur dire pourquoi. Dans son enfance, son père, un homme de Dieu, lui avait fait prendre deux bonnes habitudes qu'il conserva en prison et qui lui permirent de garder sa foi intacte.

Pendant ses dix-sept années d'incarcération, tous les matins à l'aube, Dmitri se mettait au garde-à-vous à côté de son lit. Il se tournait alors vers l'est comme il l'avait toujours fait, levait les bras et louait Dieu ; puis il chantait un cantique de tout son cœur. La réaction des autres prisonniers était prévisible. Dmitri me parla des rires, des jurons, des railleries. Ils frappaient les barres de fer avec leurs gobelets métalliques pour manifester leur colère et leurs protestations. Ils lui lançaient de la nourriture et parfois même des excréments pour essayer de le faire taire et éteindre la seule vraie lumière brillant chaque matin dans ce lieu bien sombre.

En prison, il maintint une autre habitude qui l'aida à garder sa foi en Dieu intacte. Chaque fois qu'il trouvait un bout de papier, il se débrouillait pour le ramasser et le rapporter dans sa cellule. Puis, grâce à un morceau de crayon ou de fusain qu'il avait pu récupérer, il écrivait, aussi petits que possible, tous les versets, histoires ou chants bibliques dont il se souvenait. Quand il n'y avait plus de place sur le feuillet, il se dirigeait vers le pilier en béton à l'angle de son cachot sur lequel l'eau coulait constamment, sauf en hiver, car le poteau se couvrait alors d'une épaisse couche de glace. Dmitri collait les papiers le plus haut possible sur la colonne. C'était son offrande de louange à Dieu.

Lorsqu'un gardien remarquait un feuillet sur le pilier, il entrait dans la cellule, l'arrachait, le lisait, battait Dmitri violemment et le menaçait de mort. Mais ce dernier continuait.

Tous les jours, il se levait à l'aube pour chanter le même cantique et chaque fois qu'il trouvait un bout de papier, il le couvrait de paroles tirées de la Bible.

Il répéta ces gestes année après année. Ses geôliers essayèrent de l'en empêcher. On tenta de lui faire croire que son épouse avait été assassinée et que ses enfants avaient été emmenés par les autorités. Celles-ci firent d'ailleurs subir des traitements atroces à cette famille.

Les gardiens se moquaient de lui cruellement : « Notre parti a détruit ton foyer. Ta femme et tes fils sont partis. »

Alors la détermination de Dmitri flancha. Il dit à Dieu qu'il n'en pouvait plus. Il avoua à ses gardes :

« Vous avez gagné ! Je signerai tout ce que vous voulez. Il faut que je sorte d'ici pour retrouver mes enfants !

– Ce soir, nous préparerons ta confession, déclarèrent-ils. Nous te l'apporterons demain pour que tu la signes. Ensuite tu seras libre de partir. »

Après toutes ces années de détention, la seule chose qu'il avait à faire était d'écrire son nom au bas d'un document disant qu'il ne croyait pas en Jésus et qu'il était un agent payé par un gouvernement occidental cherchant à détruire l'URSS. Une fois sa signature apposée sur la ligne en pointillés, il pourrait partir et serait enfin libre.

Dmitri confirma sa décision :

« Apportez le papier demain et je le signerai! »

Cette nuit-là, assis sur le lit de sa cellule, le désespoir le submergea. Sa peine était immense. Il avait abandonné le combat!

Au même moment, à mille kilomètres de là, sa femme, ses enfants et son frère s'étaient réunis. Ils avaient la conviction que Dmitri se trouvait dans une détresse profonde. Poussés par le Saint-Esprit, ils firent un cercle à l'endroit même où j'étais assis, en train d'écouter ce récit. À haute voix, ils commencèrent à intercéder pour lui. À cet instant, grâce à un miracle du Dieu tout-puissant, Dmitri entendit les voix de ses bien-aimés en train de prier.

Le matin suivant, quand les gardes arrivèrent en grande pompe dans la cellule avec les documents, le prisonnier se tenait debout, la tête haute. Sur son visage et dans ses yeux, on pouvait lire la force qui l'habitait. Il regarda les agents communistes et déclara :

« Je ne signerai pas! »

Les gardiens n'y comprenaient rien. Ils le croyaient vaincu et détruit. « Que se passe-t-il donc? » demandèrent-ils.

Dmitri sourit et expliqua : « Pendant la nuit, Dieu m'a permis d'entendre la voix de ma femme, de mes enfants et de mon frère en train de prier pour moi. Vous m'avez menti! Maintenant je sais que mon épouse est en vie et en bonne santé et que mes fils sont avec elle. Je sais aussi qu'ils sont restés fidèles à Christ. Je ne signerai rien! »

Les agents du gouvernement essayèrent de le décourager et de le réduire au silence mais Dmitri tint bon.

Un jour, il trouva une feuille entière de papier, comme un cadeau envoyé par Dieu et, ajouta-t-il, « il avait même placé un crayon à côté »!

« Je me suis précipité dans ma cellule, expliqua-t-il, et j'ai écrit tous les passages bibliques dont je me souvenais ainsi que des paroles de cantiques. C'était probablement une bêtise, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'ai couvert les deux côtés de la page et je l'ai collée sur le pilier. Puis je suis resté devant à la regarder. C'était ce que je pouvais offrir de plus beau à Jésus de ma prison. Bien sûr, un garde l'a vue. J'ai été battu et puni et ma mise à mort a été décrétée. »

Dmitri fut empoigné et tiré hors de son cachot. Alors qu'on le poussait le long du couloir menant à la cour, lieu des exécutions, une

chose incroyable arriva : 1500 criminels endurcis, tournés vers l'est, se mirent au garde-à-vous à côté de leur lit, levèrent les bras et commencèrent à chanter, mais pas n'importe quoi. C'était le cantique qu'ils avaient entendu, tous les matins, pendant des années, émanant de la cellule de Dmitri.

« J'avais l'impression d'entendre la plus grande chorale de toute l'histoire, me dit-il. Imaginez ça ! »

Les geôliers lâchèrent immédiatement les bras du prisonnier et reculèrent terrorisés.

L'un d'entre eux lui demanda : « Mais qui êtes-vous donc ? »

Dmitri se redressa fièrement et répondit : « Je suis le fils du Dieu vivant ! »

Les gardes le ramenèrent à sa cellule. Peu de temps après, il fut libéré et rentra chez lui.

Bien des années plus tard, j'écoutais Dmitri me raconter l'histoire de ses souffrances indicibles et de la fidélité constante de Dieu. Je me souvins de l'époque en Somalie, où j'avais eu la conviction de produire du matériel de discipulat pour aider les chrétiens souffrant de persécution, des gens comme Dmitri. Cette idée me paraissait si ridicule maintenant. *Que pourrais-je enseigner à cet homme sur ce sujet ? Absolument rien !*

J'étais bouleversé par ce que je venais d'entendre. Je me tenais la tête dans les mains. Du plus profond de mon être, je criai à Dieu : « *Ô Seigneur, que puis-je faire d'une telle histoire ? J'ai toujours été conscient de ta puissance, mais je n'en avais jamais vu de telles manifestations !* »

J'étais perdu dans mes pensées mais, tout à coup, je vis que Dmitri parlait toujours.

« Je suis désolé, lui dis-je, je n'écoutais pas ! »

Il me sourit en secouant la tête.

« Ce n'est pas grave, je ne m'adressais pas à vous. Quand vous êtes arrivé ce matin, Dieu et moi étions en pleine conversation. Votre visite nous a interrompus. Aussi, quand j'ai vu que vous étiez plongé dans vos pensées, le Seigneur et moi avons repris notre discussion. »

Soudain je savais ce que je voulais entendre.

« Frère Dmitri, voulez-vous bien faire quelque chose pour moi ? » demandai-je. J'hésitais à continuer mais quelque chose dans son

regard m'incita à poursuivre. « Pourriez-vous me chanter ce cantique ? »

Dmitri recula sa chaise puis se leva. Il me regarda dans les yeux pendant quelques secondes qui me parurent une éternité. Puis il se tourna lentement vers l'est, se redressa pour se mettre au garde-à-vous, leva les bras et commença à chanter.

Je ne connaissais pas le russe; je ne compris donc aucune des paroles qu'il prononçait mais cela n'avait aucune importance. Je n'avais pas besoin d'interprète. Dmitri, les mains en l'air, louait Dieu en chantant le cantique qu'il avait fait monter vers le Seigneur en prison, tous les matins pendant dix-sept ans. Des larmes se mirent à couler sur nos deux visages. C'est alors que je compris pleinement la signification de l'adoration et l'importance des chants provenant du cœur.

J'étais venu en Russie chercher des réponses. Je me demandais si la foi pouvait survivre et même grandir dans les environnements les plus hostiles du monde. Dmitri était devenu un des premiers guides au cours de mon voyage. *Je commençais à m'apercevoir qu'il ne s'agissait pas de développer du matériel de discipulat mais de marcher avec Jésus dans les endroits difficiles. Je me sentais attiré par la vie de Dmitri : il connaissait Jésus, aimait Jésus, suivait Jésus, vivait avec Jésus.*

Lors de ce séjour en Russie, je rencontrai de nombreux croyants. L'histoire de Dmitri semblait avoir aussi inspiré Viktor. Armé de zèle, il cherchait d'autres personnes pour s'entretenir avec nous et faire resurgir des histoires que nous avions besoin d'entendre.

Après mes années de découragement en Somalie, je fus surpris de constater que je reprenais espoir grâce à ces récits d'endurance spirituelle face à la persécution en URSS.

Viktor avait arrangé une rencontre avec un groupe d'amis : plusieurs pasteurs russes, des évangélistes, des anciens et des responsables qui avaient implanté des Églises. Ce matin-là, j'écoutai, émerveillé, ces chrétiens raconter comme si tout était normal leur emprisonnement pendant trois, cinq ou sept ans. Ils avaient été battus, forcés à dormir nus dans une cellule froide et humide; ils n'avaient eu à manger que du pain moisi et du chou bouilli pendant

des mois. Ils avaient de joyeux souvenirs… « du jour où ma femme et mon fils m'ont rendu visite en prison », « quand j'ai été mis dans la même cellule qu'un autre chrétien et que nous avons pu nous encourager mutuellement »… et « comment l'Église a pris soin de ma famille pendant que j'étais incarcéré ».

Quand nous fîmes une pause pour déjeuner, je questionnai gentiment ces amis en disant : « Vos histoires sont incroyables. Pourquoi n'ont-elles jamais été écrites ? C'est comme si les récits bibliques prenaient vie ! J'ai du mal à comprendre qu'elles n'aient pas fait l'objet d'un livre ou d'un film. Elles pourraient être accessibles à d'autres chrétiens qui seraient encouragés en apprenant ce que Dieu fait ici au sein votre peuple persécuté. »

Mes interlocuteurs semblaient désorientés en entendant mes paroles. Il était clair que nous ne nous comprenions pas. Puis un pasteur plus âgé se leva et me fit signe de le suivre. Il m'emmena jusqu'à une grande fenêtre dans une pièce à l'avant de la maison. Alors que nous nous tenions là, le vieux monsieur me dit en mauvais anglais :

« Je crois que vous avez des fils, Nik, c'est bien ça ? »

J'acquiesçai. Il hocha la tête puis me demanda :

« Dites-moi, Nik, combien de fois avez-vous réveillé vos enfants avant l'aube, les avez-vous amenés devant une fenêtre comme celle-ci, face au levant, et leur avez-vous dit : "Les garçons, regardez bien ! Ce matin, vous allez voir le soleil se lever à l'est ! Attention, dans quelques minutes, préparez-vous !" Combien de fois avez-vous parlé ainsi à vos fils ?

– Eh bien, bredouillai-je, jamais. Si j'agissais ainsi, ils penseraient que je suis fou. Le soleil se lève tous les matins à l'est. »

Le vieil homme approuva et sourit. Je ne comprenais pas où il voulait en venir… jusqu'à ce qu'il continue :

« Nik, voilà pourquoi nous n'avons pas fait de livres ou de films à partir des histoires que vous venez d'entendre. Pour nous, l'oppression est comme le soleil qui se lève à l'est. Cela nous arrive tout le temps. Les choses sont ainsi. Il n'y a rien d'inhabituel ou d'inattendu. La persécution à cause de notre foi a toujours fait partie – et fera probablement toujours partie – de notre vie ordinaire. »

Ces paroles me coupèrent le souffle. Je les comprenais mais je remettais en question leur véracité. C'était la première fois que j'entendais de telles affirmations. Quelque chose en moi voulait réagir. La certitude de l'oppression signifiait-elle que le mal avait le dessus ? Pouvait-on croire que la foi prospérerait alors que la persécution « rythmait » la vie quotidienne, comme « le lever du soleil à l'est » ?

J'étais toujours parti du principe que la persécution était anormale, exceptionnelle, inhabituelle, quelque chose à éviter. C'était un problème, un revers, une barrière. Soudain je me demandai : la persécution est-elle la situation normale, attendue pour le croyant ? Est-elle le sol fertile dans lequel la foi grandit ? Peut-être s'agit-il en fait du bon terrain.

Je réfléchis aux implications pour l'Église en Amérique et pour l'Église potentielle en Somalie.

Table des matières

Préface à l'édition française de Michel Varton 7
Préface à l'édition américaine de David Platt 9
Remerciements 11
Prologue… Prêt ou non 15
1. Descente « en enfer » 19
2. Mon enfance 27
3. Le visage du mal 33
4. Je voulais être vétérinaire! 43
5. Touché par un sourire 51
6. Un cadeau de Dieu : Ruth 61
7. « Prenez mon bébé! » 67
8. La victoire des moustiques 77
9. Pourquoi n'ai-je donc pas tenu ma langue? 83
10. Simplement présent 91
11. Le chant de Bubba 99
12. Des larmes pour la Somalie 109
13. Brisé et versé 115
14. Un prix trop lourd à payer 123

15. Quand votre maximum ne suffit pas 129
16. La mort me poursuit jusque chez moi 133
17. Une nouvelle voie 141
18. À la recherche de réponses en URSS 149
19. Un chant en prison 159
20. La généalogie de la foi 167
21. Apprendre à vivre et apprendre à mourir 175
22. La peur ou la liberté ? 183
23. Refuser de se taire 191
24. Rendez-vous secret 201
25. Un sous-vêtement de rechange 215
26. La puissance de la prison 223
27. Sur les routes de Chine 229
28. Se préparer à la persécution 241
29. Réprimandé par Dieu 249
30. Rêves et visions 257
31. L'homme le plus dur que j'aie jamais rencontré 267
32. Des chants qui viennent du cœur 279
33. Et s'il était vivant ? 289
34. C'est un vrai miracle ! … Et le voyage commence 299